

Conte inachevé

Monique Joachim

Numéro 82, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joachim, M. (2011). Conte inachevé. *Brèves littéraires*, (82), 66–68.

MONIQUE JOACHIM

CONTE INACHEVÉ

Abbaye de Landévennec, juin 2010

L'embêtant dans les histoires, c'est qu'on ne sait jamais si elles sont véridiques ou fausses. Cette ambiguïté les rend difficiles et à écrire et à raconter. Ce qui complique encore bien davantage les choses, c'est qu'il paraît que, les histoires, elles doivent toujours commencer par un début et nécessairement se terminer quelque part.

Or moi, je déguste le mitan de ma vie. Les origines et les fins m'importent peu. Des histoires, je n'en lis plus, n'en écoute plus, n'en rédige plus. Parfois tout de même, je me demande si je n'ai pas refermé trop tôt derrière moi la porte vermeille de l'enfance.

Et voilà que tu me réclames à hauts cris une histoire avant la lune de février. Parce que tu t'ennuies, me dis-tu, parce qu'il fait trop neige sous tes vieux arbres, parce qu'il fait trop givre devant tes lacs accumulés, parce que tu désires entendre de ma bouche le merveilleux d'autrefois. Parce que tu as envie de me voir, moi, adepte plénière du rêve.

Ton appel est émouvant. Je ne sais, bien sûr, le décliner. Je te préviens pourtant.

Mon conte d'aujourd'hui refuse de se laisser prendre aux difficiles engrenages de l'histoire. C'est un vrai conte... qui a bien dû se passer quelque part... à défaut d'être un conte vrai... dont tu pourrais vérifier l'exactitude...

Il débute à la croisée de mes chemins, là où je suis rendue aujourd'hui, quelque part entre la fantaisie de ce que je vis et l'authenticité de ce que je suis. Il s'achève là où tu voudras bien l'amener, toi mon ami si cher, pour qui je l'ai écrit. Toi, qui tends vers moi le cœur et l'oreille, habillé de tes réalités et de ton imaginaire.

Il était une fois un monarque régnant sur un joli bois tout près de la calanque de Brest. Il s'appelait Lanvidéneck. C'était un prince très bon, entre le grand manitou et le moine bénédictin. Toute sa vie, il avait travaillé, bûché, lu, médité, prié, réfléchi, de sorte qu'il savait tout faire, sauf rigoler.

À la mi-temps de mon histoire, on le retrouve miraculeusement en train de s'amuser à un jeu de devinettes avec Guignolée, amène gamin mi-gavroche mi-orphelin, courant du matin au soir après le feu, l'eau, le pain et l'oreiller, sans connaître ni l'école ni la récré.

- Dis-moi, Guignolée, ce qui monte de la terre et plaît le plus aux dieux ?

- L'odeur de la pâte de fruits qu'on cuit au monastère, répond le petit, l'eau à la bouche, sans même réfléchir.

- Ah que non ! s'exclame le docte Lanvidéneck, car les effluves à peine sortis de la marmite se prennent aux branches de la haie de cèdres et aux fleurs des rhododendrons.

- Alors, c'est la fumée de ma cheminée ?

- Non plus, gentil compagnon. Elle est si humble la flamme de ton foyer. Il est si mince le voile à l'échappée de l'âtre qu'il se perd en route et n'atteint jamais le royaume d'en haut.

- Serait-ce le son de ma flûte de berger ?

- Tu n'y es pas encore, Guignolée. Ta douce musique est attrapée par des moutons de nuages et part en transhumance sur les hautes montagnes.

- Eh bien ! Je donne ma langue aux rats, se désespère le petit guenillou.

- C'est l'alléluia qu'à pleins poumons tu lances lorsque tu as trouvé une pomme à manger, conclut le mage attendri par sa tristesse.

Alors, Guignolée sourit d'aise et se répète tout bas qu'il fait bon être ce qu'il est et ce qu'il n'est pas.

Lanvidéneck interrompt les secrètes pensées de l'enfant et lance :

- Un jeu, cela se joue à deux. À toi maintenant de m'interroger.

- Dis-moi, toi le grand sage, ce qui tombe sans faire le moindre bruit ?

- Le gland mûr quittant le chêne.

- Tu n'y es pas ! ricane l'heureux petit bonhomme. Les épines sur le sol s'offusquent qu'on dérange leur sommeil automnal et crissent un court moment lorsque la noix leur arrive sur le dos.

- Serait-ce une tasse de faïence échappée sur un tapis persan ?

- Pas du tout, noble sire. En fait, tu as un peu raison. L'onctueuse pelisse du plancher absorbe bien l'émoi de la chute, mais la porcelaine en se brisant exhale un « Ah ! » de fierté blessée.

Lanvidéneck s'émerveille de la poésie de l'enfant ignare. Il avoue aussi, sans gêne, sans peine, qu'il déguste à plein l'amusant échange.

- Ah ! Ah ! Je pense cette fois avoir trouvé. C'est une seule goutte de pluie à l'atterrissage sur le toit de ta mansarde.

- Là, tu t'y perds tout à fait, jubile de bonheur Guignolée. Ne sais-tu pas que chaque brin de paille est comme un tuyau d'orgue et que la moindre note d'orage provoque un majestueux concert de chaume ?

- Cette fois-ci, bambin, c'est moi le démissionnaire. Confie-moi vite quel est cet objet si doux qui s'échoue quelque part sans qu'on ne l'entende jamais choir.

Le pauvre Guignolée, d'un coup tout triste, tout penaud, d'un filet de voix murmure :

- C'est une faute de français gorgée de larmes qui tombe sur un cahier d'écolier.

Alors, Lanvidéneck le souverain, ému à n'en plus savoir que dire.....

Mais non, mais non ! Ici, à coup sûr, je m'arrête.

Mon conte, je t'avais promis de ne pas le rendre au bout de sa course. Je te tends ici, ami des chemins perdus, les rênes de l'écriture.

Fais bon voyage avec la légende inachevée que je dépose entre tes mains.